

177 voix au moins, 203 peut-être, car on court au secours de la victoire : mais dans cette coalition radicale-démocrate, sorte d'union sacrée, il n'aura pour lui que 93 radicaux sur 112, 43 démocrates sur 61, plus les musulmans bosniaques du D<sup>r</sup> Spaho (18) et les cléricaux slovènes de l'abbé Korochets (21). Ces deux adhésions sont capitales. Pour voir clair, il faut s'éloigner de cet échiquier électoral.

L'histoire intérieure de la Yougoslavie, depuis l'Unité, ce sont deux phases. Jusqu'en 1926, la *Skoupchtina* seule domine : c'est une vraie Convention, et les chefs de partis, les *stranka*, sont les rois. Ce sont les dirigeants des vieux partis serbes, qui ne connaissent que les Serbes. En 1925, les Croates, les Slovènes sont dans l'opposition : il y a menace de crise nationale. Les chefs eux-mêmes, les caciques, se disputent entre eux pour la conquête du pouvoir, et, pour se maintenir, poussent les uns contre les autres les trois parties du peuple aux trois noms.

Depuis 1926, période nouvelle. Quelqu'un a vu clair dans cette menace, et c'est l'arbitre que la Constitution même a donné au royaume : c'est le roi Alexandre. Sa netteté de vues jadis, quand il n'était que régent, a sauvé la Serbie en sauvant l'armée serbe. Mais il veut être le Roi des Serbes, Croates et Slovènes. Les *stranka* sont incapables d'assurer l'unité du pays : on se passera d'eux. Le vieux Pachitch, si grands que soient ses services, n'a pas compris cette nécessité. Raditch, le paysan de la Save, — un paysan du Danube, — ne l'a acceptée que peu de temps. Les chefs se battent. Le Roi passe outre. Il donne mandat en dehors des chefs : il forme des gouvernements d'union.